



## CULTURE

# La mélancolie de Tchekhov, au pluriel

La metteuse en scène Julie Deliquet mixe deux pièces de l'auteur russe, au Théâtre de la Bastille à Paris

### THÉÂTRE

Et revoilà Tchekhov, qui aura été la vedette de cet automne théâtral, et au-delà. Ces dernières années, l'auteur russe n'a cessé de se réinventer et de se réinventer sur nos scènes, monté aussi bien par des metteurs en scène « classiques » (Luc Bondy, Alain Françon, Thomas Ostermeier, Eric Lacascade...) que par des déconstructeurs (Christiane Jatahy, Timofeï Kouliabine, Simon Stone) ou des collectifs d'acteurs (le tg STAN ou Les Possédés de Rodolphe Dana). Tchekhov traverse aussi le dernier film de Robert Guédiguian, *La Villa*, en salle actuellement.

Il y aurait beaucoup à dire sur cette tchekhovmania et ce qu'elle révèle du climat désenchanté qui semble s'être installé sur la France. Mais c'est aussi à un niveau plus intime que l'on a besoin de ce frère humain qu'est Tchekhov. Parce que, comme le dit Eric Lacascade, il nous « *cogne à l'âme* » comme aucun autre, dans un temps où ces âmes sont pour le moins en souffrance.

Et donc le revoilà : avec *Mélancolie(s)*, c'est même un double Tchekhov qui est servi au Théâtre de la Bastille, à Paris (dans le cadre du Festival d'automne), avant de partir pour une longue tournée. La jeune metteuse en scène Julie Deliquet, qui, à l'automne 2016, avait signé un très beau *Vania* à la Comédie-Française, a travaillé cette fois-ci avec son collectif In Vitro, en mêlant deux pièces de l'auteur, *Les Trois Sœurs* et *Ivanov*. Elle se situe à l'exact croisement de toutes

les recherches actuelles : son travail mêle à la fois son point de vue de metteuse en scène, la recherche collective de ses acteurs, et une adaptation contemporaine des textes.

Et c'est un Tchekhov intime qu'elle livre ici, comme un arc tendu à craquer entre les mélancolies russes du tournant du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle et les nôtres, une ligne sans fioritures où se dessinent les échecs amoureux, les illusions perdues et le sentiment douloureux d'une existence qui file entre les doigts.

Pourtant tout commence, dans ces *Mélancolie(s)*, avec la légèreté romanesque d'un film de Truffaut, et les images filmées d'un jeune couple se rendant chez des amis. Mais le chemin que l'on va effectuer avec eux, c'est un peu celui qui va de *Baisers volés* à *L'Amour en fuite*, pour filer la comparaison avec le cinéaste de la Nouvelle Vague.

#### Avec aisance et fluidité

Ce couple, c'est celui que forment Ivanov (rebaptisé ici d'un prénom français et contemporain – Nicolas –, comme la plupart des autres personnages) et sa femme, Anna Petrovna, qui a tout quitté pour lui, notamment sa famille et ses origines juives. Les amis chez qui se rendent Ni-

colas et Anna ne sont autres qu'Olympe et Sacha, deux des trois sœurs de Tchekhov, qui correspondent à Olga et Irina dans la pièce originelle.

Julie Deliquet et sa bande mêlent les deux pièces avec beaucoup d'aisance et de fluidité,

pour en former une seule qui s'inscrit dans le cadre familial de la bourgeoisie bohème d'aujourd'hui. Il y a une grande terrasse qui donne sur la mer, des transats, une longue table conviviale où les verres de vin circulent, les filles portent des jeans et des blouses à fleurs, les hommes, des chemises bleues sobres et bien coupées. Il ne se passe rien de particulier – on est chez Tchekhov –, sinon la vie telle qu'elle va.

Mais il faut prendre garde à la douceur des choses, avec Julie Deliquet. Ce qui commence comme une gentille comédie mettant en scène un milieu qui se sent protégé des difficultés de l'existence va vite virer au noir absolu. Le sentiment d'échec ronge tous les personnages à des degrés divers, à commencer par Ivanov-Nicolas, que joue un Eric Charon remarquable, allant jusqu'au bout d'un désespoir mat, net et tranchant.

Les acteurs sont dans l'ensemble formidables, qu'il s'agisse de Julie André (Olympe-Olga), de Gwendal Anglade (Camille-Andrei), d'Aleksandra De Cizancourt, impayable en Natacha d'aujourd'hui, une de ces filles que leur vulgarité foncière protège des états d'âme, de Magaly Godenaire (Anna) ou d'Agnès Ramy (Sacha-Irina), d'autant plus émouvante qu'elle est l'être le plus lumineux de la pièce, et sera d'autant plus fracassée par ce que la vie va lui offrir.

Avec tout cela, le spectacle de Julie Deliquet, qui revendique un théâtre qui a la fragilité du vivant, n'est pas parfait, il pourrait gagner en intensité, ce qu'il fera



sans doute avec le temps. Mais il inscrit la force tragique de l'auteur russe dans notre aujourd'hui avec une justesse rare, et c'est déjà beaucoup. ■

FABIENNE DARGE

*Mélancolie(s), d'après Tchekhov.*  
Par Julie Deliquet et le collectif  
In Vitro. Festival d'automne,  
Théâtre de la Bastille,  
76, rue de la Roquette, Paris 11<sup>e</sup>.  
Du lundi au samedi à 21 heures,  
jusqu'au 22 décembre,  
et du 8 au 12 janvier 2018.  
Puis tournée jusqu'en mai 2018.

**Une ligne où  
se dessinent les  
illusions perdues  
et le sentiment  
douloureux  
d'une existence  
qui file entre  
les doigts**



Eric Charon (Nicolas) et Magaly Godenaire (Anna) dans « *Mélancolie(s)* ». SIMON GOSSELIN